

blanc le premier, ils s'établirent à Paris avec un luxe dont chacun était émerveillé ; après trois ans de souffrances et d'humiliations, cependant, il fallut revenir ici, tomber à la charge des honnêtes gens, quêter de Pierre un vêtement, recevoir de Jean une aumône, et recommencer à travailler pour mettre un sou à côté d'un autre sou.

— Mon frère, interrompit sèchement Léon, on trouve à Paris selon ce qu'on y porte... Ce que je puis vous dire, c'est que vous n'aurez ni à rougir de moi, ni à me faire l'aumône !

— Mon Dieu ! s'écria Marie avec un geste suppliant, calme-toi, Léon, ce n'est pas pour te chagriner que mon frère dit cela, seulement il ne comprend pas qu'on ne tombe que par sa faute. Adolphe Léon est revenu malade, mais qui s'en étonne ? ne sait-on pas qu'il a dissipé son argent et ruiné sa santé par des folies ! Je ne suis point surprise non plus, que Rosman ait fait une triste fin, c'était un étourdi et un paresseux. Quant aux Briguel, pourquoi ont-ils donné dans le luxe, pourquoi n'ont-ils pas commencé par travailler ?... Allez, mon frère, il n'y a qu'à éviter les pièges, qu'à se tenir ferme, et tout va bien, et l'on revient riche, honoré, chez sa bonne petite mère !

En finissant, Marie jeta ses bras autour du cou de madame Mandar ; mais celle-ci ne sourit pas, elle regarda tristement sa fille et lui dit :

— Tu as raison, mon enfant, il n'y a qu'à être parfait ! Cependant tu oublies les épreuves que Dieu nous envoie.

— Oh ! celles-là, Dieu y pourvoit lui-même !

— Sans doute, Marie, mais non comme tu te l'imagines.

Et madame Mandar soupira. Elle croyait sa fille plus sensée, plus pieuse ; il lui semblait que tant de soins auraient dû produire un autre résultat ; les découvertes de cette soirée l'accablaient.

— Eh bien ! reprit en riant Charles qui n'aimait pas la tristesse, eh bien ! Léon, à quand le départ ?

— Je ne sais trop, répliqua celui-ci moitié plaisamment, moitié sérieusement ; dans deux mois peut-être... à l'entrée de l'hiver.

Un grand silence suivit ces paroles. Charles était stupéfait ; il ne pensait pas que les choses fussent aussi avancées, madame Mandar voyait les craintes qui l'assiégeaient depuis une heure se réaliser tout d'un coup, et n'ayant pas la force de continuer ou de recommencer de tels débats :

— Faisons notre culte du soir, dit-elle d'une voix altérée.

On s'assit, elle ouvrit la vieille Bible, lut avec gravité la parabole de l'Enfant Prodigue, et dans une prière où respirait cette tendresse mêlée de fermeté que le christianisme seul produit en nous, elle répandit son cœur devant Dieu.

Léon se raidit ; la leçon était peut-être trop directe ; et puis l'ambition, l'égoïsme, forment d'impenétrables cuirasses au travers desquelles aucun trait ne pénètre dans le cœur. Marie pleura, mais Marie avait plutôt des tendances religieuses que des sentiments pieux ; Marie était faible, Marie était séduite par la perspective d'un voyage à Paris ; ses larmes la soulagèrent, parce qu'elles lui semblèrent une expiation du chagrin qu'elle causait à sa mère, et elle ne prit aucune bonne résolution, elle n'adressa même aucune prière précise au Seigneur.

On se retira ; le lendemain, les jours suivants, s'écoulèrent dans une paix apparente, jusqu'au moment où Léon, fatigué du silence qui régnait sur un projet dont toutes ses pensées étaient occupées, provoqua de lui-même de nouvelles discussions ; alors pendant deux mois environ, ce fut

tous les soirs des scènes pareilles à celles que nous venons de raconter. Madame Mandar s'adressa plusieurs fois à Marie en particulier, elle fit appel à son respect filial, à sa piété, à son bon sens ; Marie en pleura plus souvent, plus souvent aussi fut grondée par Léon qui, tout en la chérissant, se croyait très-supérieur à elle, et rien ne changea. Un ami de la famille, un homme du christianisme le plus vrai, M. Dubois, eut de sérieuses conversations avec Léon : il chercha, par tous les moyens possibles, à le dissuader de son fatal projet ; mais, voyant que Léon s'entêtait de plus en plus, que son caractère s'aigrissait, qu'il négligeait ses travaux, que le percepteur déjà l'avait congédié, tandis que plusieurs de ses élèves se préparaient à le quitter ; sentant d'ailleurs qu'à l'âge de Firmin (32 ans) on est jusqu'à un certain point son maître et qu'on assume en même temps la responsabilité de ses actes, M. Dubois avertit la mère Mandar qu'il cesserait ses démarches auprès de Léon, parce que, dit-il, une opposition trop opiniâtre lui ferait plus de mal que de bien, et que Dieu réservait peut-être à ce jeune ménage quelques expériences douloureuses mais salutaires.

Une dernière fois, on mit consciencieusement sous les yeux de monsieur et de madame Firmin les dangers de l'entreprise ; une dernière fois, Léon répondit à toutes les raisons par des déraison ; et d'une voix profondément triste mais résigné :

— Mes enfants, dit madame Mandar, je ne vous approuve pas ; je condamne du fond de mon cœur votre résolution, mais vous êtes libres, usez de votre liberté et que Dieu ait pitié de vous.

Ni Léon ni Marie ne s'arrêtèrent à ce qu'il y avait de déchirant dans ces mots : on n'entendit que celui de *liberté*. Bien qu'on en usât, de cette liberté, en faisant de secrets préparatifs de départ depuis le soir où éclata pour la première fois l'idée d'un établissement à Paris, on éprouvait encore quelque répugnance à s'en emparer comme de vive force ; maintenant qu'elle était accordée, on s'en saisit avec transport.

Léon, sans vouloir s'apercevoir du chagrin de sa belle-mère ou de l'air soucieux de Charles, Léon s'occupa ostensiblement et joyeusement à mettre ses affaires en règle. Contrairement aux avis de son beau-frère, il réalisa le petit héritage de sa femme pour l'emporter. On fit des provisions de linge ; les ustensiles de ménage et les meubles, on devait s'en fournir à Paris. La pauvre mère, toute mécontente qu'elle était, se dévoua pour grossir le trésor de sa fille. Marie tantôt riait, tantôt pleurait, puis contemplait avec orgueil les piles de draps, de nappes et de serviettes rangées dans la caisse, le gros sac d'argent caché au fond du secrétaire de son mari. Elle se voyait déjà couturière établie, avec de nombreuses ouvrières sous ses ordres, elle habitait de grandes dames ; elle-même était vêtue comme une dame, il le fallait bien pour se présenter dans ces hôtels splendides ; qui sait ? peut-être aurait-elle besoin plus tard, le nombre de ses clientes augmentant et leur rang s'élevant, d'un équipage, d'un très-modeste équipage... D'abord elle irait en omnibus, puis elle prendrait des fiacres, puis il lui faudrait une voiture de remise, et puis des domestiques, et puis un grand appartement, et puis, et puis, elle battait la campagne.

Léon, qui se moquait des ces rêves orgueilleux, en faisait de plus extravagants. C'étaient non-seulement des princes russes lui offrant des emplois de secrétaire, mais c'étaient des ministres du roi le plaçant dans leurs bureaux ;